

Très-chers Pere et Mère

Si vous êtes dans la peine pour une raison que vous voulez me cacher, puisque vous ne jugez pas à-propos de m'écrire; les nouvelles que vous avez reçues touchant notre pensionnat, peuvent l'avoir augmentée. Quoique dans l'incertitude, si je fais bien ou mal, il me semble qu'il est de mon devoir, de vous écrire pour calmer votre inquiétude à notre sujet; mais je vais reprendre les choses de plus haut pour vous mettre au fait de l'affaire dont je vous ai déjà écrit quelques mots. L'Empereur (sans doute mal informé par les ennemis de la Religion) a cassé toutes ces maisons, comme étant tenues par les Pères de la foi et par conséquent dépendants d'un chef étranger, ce qui n'est pas; vous savez bien très-chers Parents que nos maîtres ne sont point des Pères de la foi. Cette affaire a été traitée la fête de tous les Saints en présence de toute la cour, et le Cardinal (1 mot illisible) qu'on croyait avoir protégé ces établissements a reçu l'ordre, qu'en qualité de chef du clergé de France, il fit savoir à tous ces messieurs, prétendus Pères de la foi, que leurs établissements étaient cassés, et que tous ceux d'entre eux qui n'auraient point quittés leurs maisons au 15 du courant, seraient transportés à la Guyenne. Vous sentez bien que le coup était rude. Nos messieurs ont reçu cet ordre avec la plus grande tranquillité d'âme. Monsieur le Blanc était à Paris, il revint avec la plus grande diligence possible pour mettre ordre aux affaires. en effet le tems était court. Il se renferma dans sa chambre, partit d'ici sans nous avoir vu et pour ne plus nous voir: semblable à un tendre Père, il n'eut pas la force de faire ses adieux à ses enfants, l'objet le plus cher à ses yeux. A la nouvelle du départ de Mons.<sup>r</sup> le Blanc, son prompt retour de Paris, sans voir personne de nous, nous fit bien deviner qu'il y avait quelque chose de funeste, caché là-dessous. M.<sup>r</sup> Sellier partit pour Amiens et nous promit de tout reveler à son retour. Effectivement il arriva ici il y a eu 8 jours samedi dernier. aussi-tôt tout le monde l'entoure pour avoir l'accomplissement de sa promesse: il nous fait rassembler dans une sale, et nous dit que le gouvernement venait de leur intimer l'ordre de se séparer, mais qu'il avait été parler à Monseigneur l'Evêque, pour nous procurer d'autres maîtres (le sous-préfet le désire aussi de tout son coeur) à cette nouvelle, tout le monde fondit en larmes, on n'entendit plus que gémissements et soupirs; en vain le bon M.<sup>r</sup> Sellier tacha-t-il de nous en dire du plus pour nous consoler on l'interrompit. Cependant il nous dit que la foi devait prendre le dessus de la nature, et que nous devons nous estimer heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour le bon Dieu, et enfin il nous dit d'aller à la chapelle nous recommander à la S<sup>te</sup> Vierge, nous promettant en quelque sorte que nous obtiendrions quelque chose de cette bonne Mère. Là, avec plus de ferveur que jamais, nous exposâmes notre peine à cette bonne patronne, la priant de ne pas permettre que le troupeau de Dieu fut dispersé par le loup ravissant: deux jours après nous reçumes une lettre qui permit à nos maîtres de rester au moins encore ce mois, pour rendre la séparation moins pénible, et dans cette intervalle se faire remplacer par d'autres prêtres. En effet nous avons déjà d'autres maîtres et particulièrement M.<sup>r</sup> la Marche qui est un homme du premier mérite et pour la vertu et par les sciences. Ce qui doit vous tranquilliser, très-chers Parents, c'est de voir que nous pourrons continuer ici nos études. Mais nonobstant nous n'avons plus M.<sup>r</sup> le Blanc, M.<sup>r</sup> Sellier ne tardera pas à partir aussi: que nous voyons bien maintenant le trésor que nous allons perdre! que l'esprit humain est donc aveugle, il ne fait de cas des véritables biens que lorsqu'il n'en peut plus jouir! Pensée terrible et qui me fait trembler, lorsque je réfléchis quelle fera le supplice des damnés, lorsqu'ils verront qu'il leur était si facile à faire leur salut ayant J.C. au milieu d'eux sur la terre, qui leur offrait ses dons pour opérer leur bonheur éternel. Voici la copie de la lettre que le bon M.<sup>r</sup> le Blanc nous écrivit quelques jours après son départ, je le transcrirai mot-à-mot de

l'original qui entre mes mains, et que je conserve précieusement; vous y verrez très-chers Parents, sa tendresse pour ses écoliers et sa soumission entière à la volonté de Dieu.

J.M.J. 10 9<sup>bre</sup> 1807

Vous connaissez mon coeur pour vous tous, mes très-chers enfants, et vous aurez par conséquent deviné tous, la raison pour laquelle je ne vous ai point vus avant mon départ. Graces à Dieu, je suis résigné à sa sainte volonté, je l'adore, je la bénis et m'y sou mets sans plainte; mais je ne me sentais pas la force de vous faire les derniers adieux, et j'ai senti ce coup si vivement que je ne pouvais même plus vous voir, sans éprouver les plus violents déchirements de coeur.

Maintenant, mes chers Enfants, j'ai la consolation de dire à ceux qui resteront à la maison qu'ils auront dans M<sup>r</sup> de la Marche un Père qui remplacera bien avantageusement tout ce qu'ils ont perdu, et je les engage à lui donner entièrement leur confiance. Je dis à tous qu'ils n'oublient jamais que la terre n'est qu'un lieu d'exil, et par conséquent de misères et de douleurs, mais que cet exil ne dure qu'un moment, ce n'est qu'un songe, encore un clin d'oeil et nous n'y serons plus. Cet exil nous est donné pour nous préparer à l'éternité en servant Dieu. Attachons nous donc à Dieu, chers enfants, et à lui seul, sur-tout lorsque nous sommes abandonnés des appuis qu'il nous avait donnés, mais qui n'étaient pas lui. Souvenez vous que vous n'avez jamais été heureux, et soyez sûrs, que vous ne le serez jamais, qu'en servant Dieu. Vous aurez des difficultés, des obstacles, c'est vrai, mais Dieu proportionnera la grace, et sera fidèle à tous ceux qui ne l'abandonnent pas.

Il ne me reste plus, mes très-chers enfants, qu'à vous conjurer de me pardonner tout le tort que je vous ai fait, tout ce qui par moi a été un obstacle aux graces de Dieu sur vous, demandez à Dieu qu'il ne me juge que selon sa miséricorde. Enfin n'oubliez pas que personne ne vous a plus aimés que moi, et que par-tout où j'irai je vous porterai dans mon coeur jusqu'à l'éternité. Priez donc pour moi comme je le ferai pour vous, tous les jours de ma vie; je vous embrasse tous et vous demeure uni en Jesus-Christ notre Seigneur, le seul véritable ami que personne ne peut nous enlever.

signé Le Blanc prêtre

Il m'a écrit aussi en particulier, la lettre la plus édifiante qui soit possible, et où son humilité ne paraît pas moins que dans celle-ci. Ah! qui pourrait ne pas avouer ici qu'on est heureux lorsqu'on sert Dieu? Rien sans doute ne pouvait arriver à M.<sup>r</sup> le Blanc qui lui fût plus sensible, même la mort, comme il l'avoua lui-même; et cependant il se soumet aux ordres de Dieu qu'il voit dans les ordres de l'Empereur. La nature d'abord souffre, mais l'âme est dans le plus grand calme, je dirais plus même, dans une grande joie voyant la main de Dieu qui frappe en Père ici bas, pour pardonner dans l'autre monde.

j'ai reçu avant hier une lettre de mon cher oncle huleu, qui m'a causé la plus grande satisfaction. Ah! que nous avons à louer le bon Dieu de nous avoir donné un tel oncle! il ne sait encore rien de ce qui vient de nous arriver ici, je n'ai pas osé le lui écrire, eu égard aux circonstances, vous me feriez plaisir, très-chers Parents, de le lui écrire, et même s'il était possible de lui envoyer la lettre de M.<sup>r</sup> le Blanc. Je lui ai les plus grandes obligations et je vous assure qu'après vous, c'est la personne qui m'est la plus chère en notre Seigneur. il prend les plus grands intérêts à mon bonheur, et ne désire autre chose pour moi, que mon avancement dans la voie de Dieu. Je lui écrirai cependant sous peu, quand il n'y aura plus rien à craindre.

Il ne me reste plus qu'à vous prier de m'écrire sous le plus bref délai, afin de voir la cause de votre long silence; ne craignez pas, mes très-chers Parents, de me le faire connaître si j'en suis cause; je vous en prie, faites que je voie en quoi je vous ai fait de la peine, je pourrais peut être, avec la grace de Dieu réparer ma faute. Vous connaissez le proverbe errare

humanum est; errorem agnoscere, angelicum. Veuillez donc satisfaire à ma juste demande le plutôt possible.

Je prie aussi mon cher frère Jean, de penser à moi, ce qu'il me prouvera en m'écrivant de tems en tems; il doit avouer qu'une lettre est bien-tôt écrite, et que cependant il peut me faire un très-grand plaisir, en me donnant cette satisfaction, à quoi donc pourrait-il tenir qu'il ne le fît pas?

Ce que je dis à mon frère Jean je le dis aussi à mes chères soeurs, elles me feront beaucoup de plaisir lorsque j'apprendrai quelles s'appliquent bien, mais sur-tout quelles aiment bien le bon Dieu, et quelles en croient bien le poète qui écrit:

l'estime et le respect sont de justes tributs

qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus

Enfin quelles soient plus flattées d'une faute qu'on leur fera connaître, que des compliments que le monde prodigue tant. car dit Boileau :

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue;

le même dit encore, aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue

Je finis très-chers Parents en me recommandant à vos prières

Votre dévoué fils

C. Van Crombrughe

P.S. Ne faites point attention je vous prie aux inexactitudes (?) qui se sont glissées dans ma lettre, vous vous doutez bien que je ne l'ai pas écrite en une seule fois, et il est très-facile de se tromper de la sorte, d'ailleurs vous savez bien qu'elle est dictée par le sentiment, et quelle n'a d'autre source que mon coeur. Je vous embrasse cordialement ainsi que François.

Recevez nos respects.